



Une Lanterne



* 6° DIMANCHE—TEMPS ORDINAIRE* 14 /02/ 21 * © bernard.dumec471@orange.fr *

1° lecture du livre des Lévitiques (13, 1-2.45-46)

Le Seigneur parla à Moïse et à son frère Aaron, et leur dit : « Quand un homme aura sur la peau une tumeur, une inflammation ou une pustule, qui soit une tache de lèpre, on l'amènera au prêtre Aaron ou à l'un des prêtres ses fils. Le lépreux atteint d'une tache portera des vêtements déchirés et les cheveux en désordre, il se couvrira le haut du visage jusqu'aux lèvres, et il criera : "Impur ! Impur !" Tant qu'il gardera cette tache, il sera vraiment impur. C'est pourquoi il habitera à l'écart, son habitation sera hors du camp. »

Le livre des Lévitiques (ou Lévitique) comprend des textes sur le péché, les offrandes, les sacrifices, le pur et l'impur. Il est la reprise, le regroupement et la recomposition, de traditions datant d'avant l'Exil. Mais il n'a paru qu'après celui-ci, au V° s. avant notre ère, écrit Pierre de Beaumont.

« *Il crie vers Moïse...* », tels sont les premiers mots de ce livre. « *Il crie* » - *Vaykira*) tel est donc le nom de ce « rouleau » en hébreu. Chose intéressante, la racine hébraïque du mot se rapproche de l'arabe qui a donné « Coran », qui signifie « le Cri », la proclamation publique de la parole d'Allah, ajoute André Chouraqui.

Au vu de ses thèmes, ce livre émane des milieux sacerdotaux ; on y trouve aussi le souci des prêtres de maintenir la pureté des traditions.

L'univers biblique est fondé sur une façon de procéder (une économie) basée sur des rites sacrificiels. Ils permettaient le fonctionnement de la religion. *Holocaustes* ou *montées* (à cause de la fumée du s'élevait) faits d'animaux entièrement brûlés, *sacrifices de paix* (dont le fidèle mangeait une part de viande) et *offrandes* étaient les trois moyens par lesquels le judaïsme ancien vivait ses relations avec la divinité.

Les sacrifices étaient destinés à effacer une faute ou une culpabilité. Ils étaient l'expression humaine du sentiment religieux primitif dont le souci dominant était d'être en règle avec la divinité. Mais les prophètes ont critiqué ces rites, car ils sont impuissants à élever les êtres humains à une vraie vie spirituelle et éthique.

Les offrandes faites par les prêtres étaient soit des animaux (gros ou petit bétail, oiseaux), soit des céréales. Le rite solennisait l'offrande pour qu'elle soit efficace, se rapprochant des rituels magiques archaïques. Chez les juifs, la valeur suprême du sacrifice vient de ce qu'il était censé exprimer la volonté divine révélée à Moïse. D'où une législation fort détaillée, n'omettant aucun détail pour donner sa plénière efficacité au rite.

Les cérémonies avaient pour but d'assurer le bon fonctionnement du pacte d'Alliance, car c'est lui qui procurait la paix et la bénédiction accordées à Israël (et par-delà, au monde).

On notera que le récit est dominé par Moïse, qui n'était pas prêtre, et non par Aaron qui l'était. Mais comme partout dans la Bible, l'inspiré (ici Moïse) a priorité sur les desservants (Aaron et les prêtres) !

Notre lecture est un extrait de la troisième section du Lévitique qui parle de tout ce qui empêche un être humain de s'approcher du sanctuaire, voire de la communauté humaine. La lèpre est un de cas qui, à l'origine, pour des raisons de contamination physique, excluait le malade de toute vie sociale. Les croyances religieuses sont venues très vite chapeauter ce phénomène naturel de contamination ! Cela est l'occasion de faire (ou refaire) un détour sur les origines du fonctionnement religieux, basé sur la mise en place, par les êtres humains, de la notion dite du « sacré ».

Le texte dit que le lépreux (en fait « la lèpre » recouvre toute maladie de peau) devait avertir de son arrivée en criant : « Impur, Impur ! » (Bien, bien plus tard, on utilisera des crécelles !) Marqués que nous sommes par la morale puritaine venue d'outre-manche, l'impureté s'est fixée chez nous sur tout ce qui concerne la vie morale, dont le « sexe ». Ceci est une déviation du sens primitif. Enlevons de nos têtes (du moins pendant quelques minutes, cette conception actuelle).

Pour les humains des débuts de notre histoire, tout ce qui était « a-normal » était censé être habité par une force surnaturelle, la seule capable de « déformer » ce qui était considéré comme « normal ». Et si cette force était capable de faire cela, c'est qu'elle était très puissante, super puissante, hyper puissante, au point d'être capable du pire : provoquer la mort.

Ainsi toute « a-normalité » était censée pouvoir provoquer une *contamination* de ces forces. Il fallait donc éviter de toucher la personne « a-normale » (ici le lépreux) car on risquait d'être *contaminé* (pensez à une décharge électrique) par ces puissances surnaturelles, et, qui sait, en mourir ! Ces forces étaient capable, pensait-on, de se communiquer simplement par le regard. Dès lors, il ne fallait pas regarder les yeux de la personne habitée par ces puissances qui l'avaient rendue a-normale : une « décharge » néfaste venant d'elle pouvait alors vous rendre vous aussi « a-normal » et tout aussi bien vous anéantir. Cela explique que le haut du visage du lépreux devait être caché ! Enfin, pour manifester cette « a-normalité », cette possibilité de « *contamination* », ... cette impureté (voilà le sens ancien de ce mot), il fallait se vêtir de façon adaptée, c.à.d. « a-normale ».

Être « purifié », signifiait que « les forces » en question avaient quitté la personne : elle était redevenue « normale » et pouvait dès lors réintégrer le groupe qu'elle ne menaçait plus !

Bien plus tard, toute « a-normalité » fut lue comme possession d'un mauvais esprit, puis comme conséquence d'un péché personnel : la guérison manifestait alors le pardon divin !

Évangile

selon saint Marc (1, 40-45)

En ce temps-là, un lépreux vint auprès de Jésus ; il le supplia et, tombant à ses genoux, lui dit : « Si tu le veux, tu peux me purifier. » Saisi de compassion, Jésus étendit la main, le toucha et lui dit : « Je le veux, sois purifié. » À l'instant même, la lèpre le quitta et il fut purifié. Avec fermeté, Jésus le renvoya aussitôt en lui disant : « Attention, ne dis rien à personne, mais va te montrer au prêtre, et donne pour ta purification ce que Moïse a prescrit dans la Loi : cela sera pour les gens un témoignage. » Une fois parti, cet homme se mit à proclamer et à répandre la nouvelle, de sorte que Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans une ville, mais restait à l'écart, dans des endroits déserts. De partout cependant on venait à lui.

Lorsque nous lisons une page d'évangile, il faut être particulièrement attentif aux différents niveaux de « *temps* » qui entrent en jeu dans le récit.

Il y a le *passé du récit*, qu'évoque l'expression « en ces jours-là », mise par Mc au début du ministère de Jésus, comme clef de lecture (Mc 1,9). [En guise d'introduction aux extraits des évangiles qu'elle nous donne à lire, la liturgie met une formule semblable (*En ce temps-là*)]. Le but de cette expression est de nous ancrer dans la réalité du texte qui est passée. A ce niveau, la rencontre de Jésus avec le lépreux, ne concerne que cet individu.

Il y a ensuite le *présent du récit*, qui présuppose une lecture faite par l'Église d'après Pâques, et qui donne sens au texte. Parce que la lèpre est symbole du péché, et que Jésus est venu en guérir l'humanité, le récit est désormais habité par un présent : le Ressuscité vient guérir du péché, aujourd'hui.

Mais il y a aussi le *présent de l'évangéliste*. Il ne faut pas oublier que Mc n'a jamais écrit en pensant aux futures générations, ni pour que son livre soit reconnu plus tard comme inspiré et *parole de Dieu*. Mc écrit à un groupe de communautés qu'il connaît et qui ont besoin qu'on entretienne la flamme de la foi menacée par les persécutions, que l'on ravive leur espérance en la venue du Royaume de Dieu ; des communautés qui ont besoin d'un nouvel élan, en dépit des multiples conflits en leur sein, car l'Église primitive est en proie à la division entre les partisans de Paul, de Pierre, de Jacques, ... Mc va donc puiser à des traditions et faire un choix en fonction de ce qu'il pense utile d'écrire face à cette réalité présente.

Le rédacteur agence donc à sa guise des morceaux choisis pour faire une narration à son public : un récit suivi et cohérent du ministère de Jésus. Ainsi ses lecteurs s'infiltrèrent dans le présent de la narration, en espérant que les mots de Jésus continuent à parler, et que le Ressuscité vienne encore pour eux, afin de les guérir de cette lèpre qui s'attaque à l'unité de l'Eglise ! En cela, écrit toujours G. Bonneau, Mc ne procède pas autrement que les biographes de Socrate (voir Lanterne 266, p. 3), ou que Balzac dont la *Comédie humaine* révèle la société finissante de son temps, ou que Voltaire qui, à travers *Candide ou Zadig*, fait la même chose... L'évangéliste se sert de son récit dans un but précis : prôner une théologie, défendre sa position, énoncer certains abus et répondre à bien d'autres besoins de sa communauté !

Tous les passages que Mc écrit, qu'il emprunte et colore de sa plume, nous parlent de ses communautés, de leurs questions, de leurs difficultés, de leurs luttes ... Voilà ce que la sociologie nous apporte et qui permet une lecture renouvelée des évangiles : Ces livres nous parlent plus qu'on ne croit des communautés et de l'époque où ils ont vu le jour.

Il y a enfin, un quatrième niveau de lecture, qui ne relève plus de Mc, mais de nous. C'est *le présent des lecteurs*. Chaque génération de lecteurs doit se réapproprier le message de la foi, relire les textes avec les yeux de son époque : chaque génération, chaque époque lit l'évangile avec ses lunettes, car si le message est bien « *parole de Dieu* », cette parole est toujours vivante, aujourd'hui. Nos lectures « modernes » ne sont pas forcément les meilleures, écrit encore G. Bonneau, mais elles offrent l'avantage d'être ajustées à notre temps, pour y voir plus clair, présentement. Demain verra surgir d'autres lunettes ! (G. Bonneau)

Le récit de la guérison d'un lépreux se lit dans les synoptiques (Mt, Mc & Lc). Il est issu d'une tradition judéo-chrétienne comme l'atteste le renvoi de l'homme guéri au prêtre (qui est un usage typiquement juif à l'époque), écrit Etienne Trocmé. Mais le texte primitif ne devait pas comporter le détail surprenant de Jésus qui touche le lépreux, geste impensable. On l'a ajouté peut-être en référence aux missionnaires chrétiens qui guérissaient par contact. Quel est alors le soubassement historique de notre texte ? Il est difficile de répondre. Le récit voulait sans doute attester que Jésus avait été un homme compatissant et étonnamment puissant. Compatissant, car toute maladie de peau, (parfois de nature psychosomatique tel le psoriasis), étant lue comme une lèpre, la personne était « un mort-vivant », exclu de toute vie familiale, sociale et religieuse, en raison du risque de contagion sans doute, mais aussi et surtout à cause de l'impureté rituelle que la Loi lui attribuait (cf. Lévitique 13-14).

Ce qui compte pour Mc, ici, c'est le progrès foudroyant de la nouvelle, malgré la volonté du Maître de ne pas ébruiter ce qui s'était passé. Mais en proclamant les mérites de Jésus, l'homme rend proche le Royaume de Dieu. Finalement, Mc donne ici un coup de pouce aux missionnaires chrétiens, car ils ne soupçonnent pas combien leur petite activité peut porter des fruits. C'est donc un sacré encouragement à aller évangéliser aussi les petites agglomérations rurales, et pas que les villes (cf. *Jésus ne pouvait plus entrer ouvertement dans une ville, mais restait à l'écart, ... Cependant, de partout (des villages donc), on venait à lui.*)

Jésus ne guérit pas seulement par une parole mais par un geste. Mc insiste, car il donne deux actions : il étend la main et le touche. Il veut ici montrer la différence entre Jésus et Elisée qui avait aussi guéri Naaman le lépreux. Elisée ne l'avait pas rencontré, il lui avait seulement donné l'ordre d'aller se baigner sept fois dans le Jourdain. Jésus, lui, ne craint pas le contact avec l'impur, qui est une notion religieuse primitive étrangère à la foi. D'ailleurs, l'homme exprime sa foi en s'approchant, (elle lui fait franchir la barrière de l'impur). Ici, le lépreux et Jésus outrepassent la notion de sacré, écrit Camille Focant : Une fois guéri, l'homme ne va même pas ...

... se montrer au prêtre ! Pour lui sa foi en Jésus lui fait abandonner les prescriptions de la Loi... Ce récit met en évidence la distance entre la volonté de Jésus et celle de celui qui a été guéri. En l'envoyant au prêtre, Jésus veut réintégrer l'homme socialement. Mais l'ancien lépreux se réintègre lui-même, en annonçant la nouvelle... la Bonne Nouvelle. Cependant, en transgressant la volonté de Jésus d'aller se montrer au prêtre, l'homme ne fait pas autre chose que prendre modèle sur Jésus qui avait transgressé la Loi en le touchant. Mc répond ici à ceux qui, dans ses communautés, voulaient que l'on applique rigoureusement les prescriptions de la Loi juive !

Homélie pour le 6° dimanche (le 14/02, à 9h30 à Bizanet)

A l'époque de Jésus, il n'y avait pas les moyens que nous avons pour distinguer la lèpre des autres maladies de peau. Toute personne atteinte d'un mal cutané, faisait partie de la catégorie des lépreux et devait demeurer constamment à distance de la société. Cependant contrairement à toutes les autres guérisons, celles des maladies de peau n'étaient pas constatées par un médecin mais par un prêtre. Pourquoi ?

Parce que les anciens pensaient que ces « lèpres » manifestaient un désordre intérieur dû à un péché. Elles étaient considérées comme une punition divine. Tout lépreux, était une sorte de pécheur public. Voilà pourquoi, si le mal disparaissait, il lui fallait se présenter devant un prêtre, car lui seul pouvait attester que Dieu avait donné son pardon et qu'il y avait bel et bien une guérison ! La personne était alors obligée d'offrir des sacrifices, de se couper les cheveux... Elle pouvait retourner dans sa maison, mais devait y rester pendant un temps de purification de huit jours, puis offrir à nouveau des sacrifices, avant de pouvoir, enfin, être réintégrée dans la vie sociale.

Ce qui est intéressant, c'est que chez les juifs, encore à l'époque de Jésus, toute lèpre était surtout lue comme une maladie de la parole. Elle était l'expression visible d'un mal caché mais hautement contagieux : celui de la critique et de la médisance verbale. On s'appuyait pour cela sur le cas célèbre du livre des Nombres où Myriam, la sœur de Moïse, a été frappée de lèpre par Dieu parce qu'elle avait critiqué son frère !

Dire à tort du mal de quelqu'un, le diffamer, colporter sur lui des informations injustes, est extrêmement grave pour l'homme de la Bible. Car c'est par sa Parole que Dieu a créé le monde, bon et beau. Du coup, la parole humaine doit imiter celle de Dieu. Ce qui n'est pas toujours le cas, car elle peut véhiculer la malveillance, la médisance, la calomnie, ... la mort. Cette maladie de la parole, elle était révélée, disait-on, par ce mal qui touche le corps, « la lèpre », qui obligeait de mettre le malade au ban de la société, pour que ses mauvaises paroles ne continuent pas son œuvre de destruction.

Il fallait se protéger de ceux qui, par leur dire, risquaient d'anéantir, voire de tuer - au moins socialement – un individu. Il fallait se protéger de la contagion des fausses rumeurs, qui risquait d'atteindre toutes les relations sociales. Cette lèpre-là, porte aujourd'hui un nom : les « fake news » (fausses nouvelles) !

En s'approchant de Jésus, le lépreux, pécheur, vient implorer le pardon, car c'est de lui que dépend sa guérison. Jésus le lui donne et le lui manifeste : En le touchant, il le touche au cœur pour le purifier. En le réinsérant dans la société, Jésus lui donne de reprendre la parole pour ne plus médire, maudire, mais pour dire du bien, pour bénir et louer Dieu, pour parler juste et vrai ! C'est ainsi que Marc précise que l'homme pardonné, purifié et guéri, va « proclamer et répandre la nouvelle », dit notre traduction. Le grec est clair : il dit que l'homme se mit à proclamer et répandre ... la parole !

Aujourd'hui, plus que jamais, nous avons à dénoncer les propos injustes, malicieux et hypocrites qui rendent notre société profondément malade... sans oublier de reconnaître parfois notre connivence avec ces maux. Aujourd'hui, cette lèpre des médisances et fausses rumeurs, (des « fake news »), se répand au rythme endiablé de la Covid. Elle touche à tout, gangrène toutes les relations mondiales et humaines !

Le 24 décembre 2014, le Pape François s'adressant aux Cardinaux de la Curie, dénonçait la maladie de la rumeur, de la médisance, et du commérage. « J'ai déjà parlé de nombreuses fois de cette maladie, mais cela ne suffit pas encore. C'est une maladie grave, qui commence simplement, peut-être seulement pour faire un brin de causette, et puis qui s'empare de la personne. Celle-ci se met alors, comme Satan, à « semer de la zizanie » et dans beaucoup de cas à « assassiner de sang-froid » la réputation de ses propres collègues et confrères. C'est la maladie des personnes lâches qui, n'ayant pas le courage de parler en face, parlent dans le dos. » Et le Pape de conclure : « Gardons-nous du terrorisme des bavardages ! » Laissons-nous guérir de la lèpre de la parole, pour haut et fort, avec justesse et bonté, le langage de l'amour !